LE P. DELOR
DOMINICAIN

Un Apotre Moderne

LE

PERE DIDON

F5012

1904
D 362

MONTREAL
GRANGER FRERES
1904

The EDITH *and* LORNE PIERCE
COLLECTION *of* CANADIANA

Queen's University at Kingston

(F 1800

UN APOTRE MODERNE

LE PERE DIDON

R. P. DELOR
Dominicain

QUERY FRERES
PHOTOGRAPHES

UN APOTRE MODERNE
LE
PERE DIDON

CONFÉRENCE

DONNÉE AU

CERCLE VILLE-MARIE DE MONTRÉAL

le 5 avril 1904

PAR LE

PERE DELOR

DOMINICAIN

MONTRÉAL

GRANGER FRÈRES

1904

LE PÈRE DELOR, O.P.

UN APOTRE MODERNE, "LE PÈRE DIDON."

Vu et approuvé :

FR. D. C. GONTHIER, O. P.,
LECTEUR EN SACRÉE THÉOLOGIE.

FR. P. M. BÉLIVEAU, O. P.,
LECTEUR EN SACRÉE THÉOLOGIE.

SAINT-HYACINTHE, 2 avril 1904.

Imprimatur :
FR. L. MOTHON, O. P.,
VIC. PROV.

UN APOTRE MODERNE
LE
PÈRE DIDON

Monseigneur, (1)
Monsieur le Président d'Honneur, (2)
Monsieur le Président du Cercle, (3)
Mesdames et Messieurs.

C'est une idée que, pour ma part, je trouve tout-à-fait charmante d'avoir institué cette réunion de clôture de la station du carême, où, en dehors de la solennité du temple de Dieu, on peut se faire des adieux plus intimes et épancher son cœur en toute liberté.

Et puisque le moment de nous séparer est venu, je voudrais du moins, avant de vous quitter, vous laisser un souvenir, oh ! un bien modeste souvenir, une simple image très-mal

(1) Monseigneur Bruchesi, Archevêque de Montréal.
(2) Monsieur Charles Lecoq, Supérieur de St-Sulpice.
(3) Monsieur Arthur Vallée, E.E.L.

dessinée et très-maladroitement peinte, mais qui aura du moins, à défaut d'autre, une double valeur, celle de vous témoigner ma reconnaissance pour l'admirable accueil que j'ai trouvé parmi vous, et celle de vous rappeler l'une des plus belles figures dominicaines et françaises qui aient paru depuis le P. Lacordaire, la mâle, éloquente et religieuse figure du P. Didon.

Je ne crois pas que l'on puisse mieux définir le caractère, la vie et l'œuvre du P. Didon qu'en disant de lui : ce fut un apôtre moderne. Apôtre, il l'a été pour ainsi dire d'instinct, il l'a été jusque dans les dernières fibres, dans les ultimes profondeurs de son être, il l'a été jusqu'au dernier souffle de sa vie. Moderne, on lui a fait parfois le reproche de l'être trop, et je ne sais pourquoi, car s'il est une chose nécessaire pour un apôtre, c'est bien, il me semble, d'être de son temps, capable de comprendre l'état d'âme et la mentalité de ses contemporains.

" Je suis un moderne dans la pleine valeur du mot, a-t-il écrit lui-même ; oui, un moderne,

un homme de mon temps, sentant sa sève en moi et en partageant toutes les ardeurs. Je suis un moderne, et pourtant je reste jusqu'à la dernière fibre un croyant du Christ, je confesse sa divinité, je la vois à travers le voile de sa chair crucifiée; je mets toute ma vie à ses pieds, comme le faisaient ses élus de la première heure, ses apôtres qui l'ont vu de leurs yeux, touché de leurs mains, entendu de leurs oreilles et qui nous ont raconté ce qu'Il a dit, ce qu'Il a fait, ce qu'Il a voulu.

" J'essaye, malgré mes misères, de sauver ceux qui se perdent, et il s'en perd en foule aujourd'hui. C'est pour moi une tristesse infinie de songer à ce déluge qui, sous nos yeux, engloutit des mondes. J'en ai, au plus profond de moi, des rugissements déchirants. (1)

" Je ne suis pas un homme de parti. Je ne suis pas un homme politique. Je suis, ou plutôt je tâche d'être un homme de Dieu, un apôtre. Ma préoccupation souveraine est de vivre de la vie du Christ, de garder en moi

(1) Lettres du P. Didon, à Mlle M. V. p. 233.

son esprit vivifiant, de veiller sur le vase fragile qui le contient....

" D'une nature affamée de ce qui ne passe pas,... éprise de l'idéal divin, vivante à l'excès, je trouve dans l'expérience intime de l'Esprit de Dieu qui me remue et me remplit le sens vrai de ma destinée, et je ne demande rien ni à la gloire humaine, ni à l'amour humain, ni à cette terre où je suis à l'étroit. Mais comme j'ai l'âme expansive, je veux répandre cette vie supérieure, je veux la communiquer aux autres et c'est pourquoi je suis apôtre. " (1)

Le P. Didon est là tout entier. Moderne par toutes les inclinations de sa nature, apôtre par toutes les aspirations de sa foi profonde et de son amour ardent pour le Christ, il a bien été dans toute la force, la réalité et la beauté de ces deux mots : un apôtre moderne.

Tel je vais essayer de vous le montrer.

" Un apôtre, a-t-il dit lui-même, dans un de ses plus beaux discours, c'est à la fois un voyant, un soldat et un martyr ; il est fait de

(1) Lettres, 281-2.

lumière, d'énergie et de générosité ; il parle comme un voyant, il lutte comme un soldat, il meurt comme un martyr."

Il serait difficile de mieux le définir lui-même et de mieux résumer en trois mots ce qu'a été sa vie.

I

L'apôtre c'est d'abord un *voyant*.

Tout ce qui est grand a sa source dans la lumière. Pas de grande vie qui ne soit inspirée par un grand amour ; pas de véritable amour qui ne soit né d'une vision. Seule la vue du beau est capable de soulever l'âme, de l'ouvrir et de faire jaillir de ses entrailles l'amour.

Or s'il est une vie grande, une noble mission, une œuvre sublime entre toutes, c'est assurément celles de l'apôtre. L'apôtre, au sens chrétien du mot, c'est le propagateur de la vérité ; c'est l'homme de la parole, qui la répand, qui la sème, qui s'en va par le monde révélant à tous les ineffables secrets de l'amour infini de Dieu ; c'est un conquérant d'âmes ;

c'est un homme qui, pour être digne de sa mission et pour remplir efficacement son rôle, doit porter au cœur un grand amour, un amour violent, passionné, et faire entendre, quand il parle, le son d'une âme ardente et convaincue de la vérité qu'elle annonce, d'une âme dévorée par un double désir : le désir de sauver les hommes et de procurer, en les sauvant, la gloire de Dieu.

Eh bien ! pour cela, il faut avoir vu quelque chose, il faut avoir commencé par être un voyant. Les convictions profondes, les grands désirs, les amours passionnés ne naissent pas tout seuls dans le cœur humain. Ils y sont toujours suscités par une vision quelconque.

Et que faut-il avoir vu pour être apôtre ? Il faut d'abord avoir vu Dieu. " Pas d'apôtre sans une haute clairvoyance du grand mystère de l'Infini. N'est-il pas l'homme qui doit nous révéler à tous l'économie du sacrement caché dès l'éternité en Dieu ? Mais pour propager la vérité, il faut bien qu'il la comprenne et qu'il en ait le sens profond. S'il ne la voyait pas dans sa splen-

deur, comment pourrait-il être ravi par elle ? et où s'allumerait cet enthousiasme qui fait de lui une nature de feu ? La vérité le domine par dessus tout : elle devient en lui une conviction indomptable... dans d'autres intelligences la doctrine est comme une étincelle sous la cendre, dans l'intelligence apostolique elle est comme un volcan... Soyez-en sûrs, si un homme n'a pas entendu quelqu'écho de l'éternité, s'il n'a pas entrevu, quoiqu'à travers un nuage, quelque rayon du soleil de Dieu, cet homme ne sera jamais un apôtre." (1)

Cette condition de l'apôtre, le P. Didon l'a réalisée à un rare degré. Tous ceux qui l'ont approché peuvent en témoigner, on sentait en lui un voyant, un homme de vision, une âme vivant habituellement dans la contemplation des grandes vérités éternelles, et dans l'intimité de Dieu. Ayant reçu de Lui " une nature avide de toutes les clartés et de tous les soleils ", comme il le disait lui-même, " il aimait la lumière, il l'aimait éperdûment, elle était la

(1) L'apôtre, p. 14, 15.

grande passion de sa vie ". Il se plaisait sur les hauteurs où elle règne, comme les pâtres se plaisent sur les montagnes.

Il était né, en 1840, dans un des plus beaux pays, je ne dis pas seulement de France, mais du monde, dans cette vallée du Grésivaudan si profondément creusée au pied des Alpes qui dressent majestueusement, tout autour d'elle, leurs flancs boisés et parfumés, leurs cîmes altières toutes blanches des neiges éternelles. Il n'y a rien qui manifeste Dieu et qui rapproche de Lui, qui imprime dans l'âme je ne sais quel sentiment profond de sa grandeur, de sa puissance, de sa beauté, comme ces grandioses spectacles de la nature. Devant eux l'homme se sent petit et devine, au-dessus de lui, une puissance souveraine et bonne qui a créé ces splendeurs et qui l'attire. La vue de ces hauteurs inaccessibles élève tout naturellement à la contemplation de l'Infini.

Il n'est pas douteux que cette ambiance natale n'ait eu sur l'âme du P. Didon, dès ses jeunes années, une influence très-profonde et très-vive. Il fit aussi très tôt, dès son enfance, la

connaissance de la douleur, cette autre grande révélatrice de Dieu, qui s'abattit effroyable, à plusieurs reprises, sur le foyer paternel, et qui après en avoir successivement arraché trois frères, deux sœurs et le père, l'y laissa seul avec sa mère tant aimée. Et certes cela ne contribua pas peu à détacher son cœur de la terre, cette vallée de larmes, pour le tourner vers les sommets, et à creuser dans son âme cette sorte de penchant à la mélancolie et à la méditation qui le fit surnommer au collège le conspirateur. " Dès qu'il prit conscience de lui-même, il se sentit avec une véhémence extrême et irrésistible en impulsion vers Dieu. Ah ! si vous l'aviez vu, enfant solitaire, à genoux, la tête levée vers l'Innommable, vers le Rêve, vers l'Idéal..."

Un jour, il gravit la montagne et là dans un des sites les plus enchanteurs qui se puisse rêver, dans cette vallée de la Chartreuse qui est accrochée comme un nid d'aigle au flanc du Grand Som, il visita le vieux monastère fondé par saint Bruno.

" Avez-vous vu, dans nos montagnes ou

dans nos solitudes, au fond de quelque Trappe ou de quelque Chartreuse, ces moines silencieux enveloppés de leur tunique blanche comme d'un suaire ? Leurs yeux sont voilés, ils n'ont plus rien à voir ici-bas. Leurs lèvres sont closes, elles ne s'ouvrent que pour parler à Dieu. Les bruits de la terre n'arrivent pas jusqu'à eux, ils expirent à l'entrée de leur solitude. D'ailleurs ces moines n'entendent plus rien : l'oreille de l'âme est seule ouverte en eux pour écouter les voix qui viennent du Ciel et de l'Infini. Sublimes ensevelis, ils ont voulu descendre au tombeau avant l'heure, et ils attendent les joies éternelles entre deux prières et deux sacrifices, dans ces cloîtres que le monde peut trouver funèbres, mais que les moines, prêtres d'un Dieu immolé, regardent comme le parvis de l'éternité... Le monde peut multiplier ses crimes ; la justice divine a là des expiations toutes prêtes. Le monde peut blasphémer ; ses blasphèmes ne prévaudront point : de cette terre menacée par tant de corruptions s'élèvera toujours, comme un encens odorant, la louange à laquelle Dieu a

droit et qui lui est d'autant plus agréable qu'elle s'échappe d'une âme plus pure et moins matérialisée." (1)

Le P. Didon avait 13 ans quand il fit cette visite à la Chartreuse. Ce spectacle, plus encore que celui de ses belles montagnes, lui révéla Dieu. Non pas seulement l'Infini, l'Innommable, le Tout-Puissant, mais le Dieu qui s'est approché de nous, le Dieu fait homme, dans l'intimité duquel on vit, avec lequel on cause, on s'entretient, dont on se nourrit et qui habite en nous. Cette vie monastique, cette vie austère de contemplation et de prière avait éveillé dans son âme des désirs, des aspirations qu'il n'y connaissait pas. Il avait senti cette impulsion, cette attirance vers l'Infini, qui jusque-là était pleine de vague, se préciser et se définir. Cependant il manquait quelque chose à cette vie solitaire et silencieuse pour réaliser complètement son idéal. Deux ou trois ans plus tard, se trouvant à Grenoble, il aperçut dans la rue deux religieux la tête rasée, vêtus de blanc.

(1) L'apôtre, p. 16, 11.

" Que font ces moines, demanda-t-il ?—Ils prêchent, lui répondit-on.—Ah ! et comment s'appellent-ils ?— Ce sont des Dominicains.—Eh ! bien, je serai Dominicain." Et, en effet, un an s'était à peine écoulé qu'il entrait, à l'âge de 16 ans, au noviciat de Fiavigny et recevait l'habit des Frères Prêcheurs. Savez-vous comment, quarante ans plus tard, il expliquait aux jeunes gens de l'Ecole Lacordaire son entrée dans la vie religieuse ? " J'avais 16 ans, je me sentais l'ardeur d'un jeune lion. Je me mis un anneau dans les narines. Je me fis moine."

Entré dans le cloître pour voir et contempler Dieu de plus près, il se mit avec ardeur à sa recherche. Il fit de brillantes études théologiques. Déjà, comme Albert le Grand avait fait pour saint Thomas d'Aquin, ses maîtres prophétisaient que ce jeune lion pousserait un jour des rugissements qui remueraient le monde. Il vit et entendit le P. Lacordaire et au contact de cette âme sublime, il comprit à quelles hauteurs, dans quelles régions supérieures il faut établir sa vie pour goûter les véritables joies de la vision de Dieu. Il

voulut être de la race des aigles, de la race de ceux qui planent, et il en fut.

Toute sa vie il demeura sur les cimes. Il ne descendait que pour parler aux hommes. Mais toujours dans sa parole il y avait quelque chose de solennel, de grand, l'accent des âmes qui vivent en haut. Même quand il s'agissait de traiter les choses en apparence les plus vulgaires, il le faisait instinctivement d'une façon sublime, quelque peu drôle parfois. Voici un exemple. C'était quelques années avant sa mort, pendant qu'il faisait construire à Paris la nouvelle école Lacordaire. Il n'y avait plus que quelques jours ou quelques semaines avant la rentrée des élèves et les constructions n'étaient pas achevées, les ouvriers n'étaient pas exacts à livrer leurs travaux et le Père s'impatientait un peu, craignant que la maison ne fût pas prête pour le commencement des classes. Un jour il rencontre dans la cour un de ces fournisseurs retardataires et il l'arrête. " Mon ami, lui dit-il, je ne veux pas de ces retards, de ces inexactitudes, vous entendez bien. Je veux qu'on arrive à l'heure.

Je livre une bataille, moi. Et je veux la gagner cette bataille. Je ne veux pas de Waterloo. Qu'est-ce qui fit perdre à Napoléon la bataille de Waterloo ? C'est Grouchy parce qu'il était en retard. Eh ! bien, vous entendez bien, je ne veux pas de Grouchy, moi. Non, pas de Grouchy !" Et il laissa le pauvre ouvrier ébahi de cette apostrophe à laquelle il n'avait pas compris grand'chose et qui s'en alla en grommelant entre ses dents : "Ah ! si je l'attrappe cet animal de Grouchy, il me le paiera cher !"....

Mais il ne suffit pas pour être apôtre d'avoir établi sa vie sur les hauteurs et de s'y livrer à la contemplation de la vérité. La vision de Dieu fait le moine, mais ne fait pas l'apôtre. Il faut à l'apôtre une seconde vision qui lui inspire de consacrer ses forces, son énergie, sa vie à communiquer aux autres la vérité contemplée, c'est la vision de l'immense besoin qu'en ont les hommes.

Envoyé à l'âge de vingt-cinq ans au couvent de Paris pour commencer à s'y livrer au ministère de la prédication, le P. Didon s'y

trouva pour la première fois en contact avec le monde, avec la société moderne. Il ne l'avait que très-peu connue avant son entrée dans la vie religieuse. Il descendait vers elle du sommet de l'Horeb et il dut trouver que la réalité était loin de l'idéal entrevu. Il vit combien cette société était loin de Dieu, combien ses voies étaient contraires à celles de la Providence. Il vit l'ignorance profonde dans laquelle se trouvaient les hommes les plus instruits, les esprits les plus cultivés et les plus savants au sujet des vérités révélées et des doctrines religieuses. Il vit les vains efforts de la science humaine, de la science sans Dieu, pour édifier, sur le sable mouvant de l'expérience, des fondements solides sur lesquels pussent s'appuyer les hypothèses de la raison au sujet de notre histoire et de notre destinée. Il vit la religion attaquée, méprisée par cette science orgueilleuse ; les croyances, partout battues en brèche, s'effondrer dans un grand nombre d'âmes, des âmes jeunes surtout entrainées presque fatalement loin de Dieu par des doctrines séduisantes, à

l'air scientifique et profond, sans qu'il leur fût souvent possible d'en découvrir la fausseté et la perfidie. Il vit que la grande question qui troublait cette société moderne, qui l'agitait, qui la divisait, c'était la question religieuse.

" Qu'est-ce qui est en jeu aujourd'hui dans le monde, écrivait-il ? S'agit-il seulement entre nous de questions économiques, sociales et politiques ? Prêtez-donc l'oreille aux voix qui s'élèvent des entrailles mêmes de la nation ; voyez ce qui se cache dans les plis de ces drapeaux divers sous lesquels on se livre des combats acharnés. Ce qui nous divise, au fond, c'est une question religieuse. La vraie lutte est celle de Dieu et de l'homme, de Dieu représenté par l'Eglise catholique et toutes les âmes sincèrement chrétiennes, de l'homme représenté par ce qu'on appelle bien à tort le monde moderne. Pour être dans le vrai, il faudrait dire un certain monde moderne, celui qui s'inspire d'une science, d'une morale et d'une politique sans Dieu. N'en doutez pas, voilà ce qui nous torture, ce qui crée un antagonisme redoutable et creuse

un insondable abîme entre les hommes de ce siècle. C'est là le glaive froid, sanglant, qui partage en deux le corps de la patrie.

" Et c'est à cette heure critique où la guerre religieuse couve et rugit au plus profond de la société moderne que vous demandez aux apôtres ce qu'ils ont à faire ?... Soldats de Dieu, notre place est sur le champ de bataille. Et, le champ de bataille étant le monde, notre devoir est d'y paraître, ne fut-ce que pour attaquer une politique, une morale, une science sans Dieu et pour la vaincre... Notre rôle en ce monde est tout tracé, et, quoi qu'il advienne, qu'on nous repousse, qu'on nous bannisse, qu'on nous persécute, qu'on nous tue, nous l'accomplirons sans peur et, s'il se peut, sans reproche ! " (1)

Le voyant était devenu soldat !

II

" Les visions les plus sublimes ne suffisent pas, Mesdames et Messieurs, au propagateur de la vérité. Pour gagner des prosélytes, il

(1) L'apôtre, p. 30, 31, 37.

faut une âme vaillante, prête à toutes les épreuves et à toutes les luttes, une âme robuste qui ne capitule pas, une âme audacieuse qui sache aller au devant du péril, une âme guerrière, en un mot, car la vérité, et la vérité chrétienne surtout, a des ennemis et des ennemis implacables. Vous la possédez : fort bien. Croyez-vous que pour la répandre il n'y ait qu'à ouvrir les lèvres, à s'en aller de porte en porte, annonçant aux âmes distraites le Dieu qu'elles oublient ? La parole divine est une semence qui, pour lever et fructifier, a besoin de la tempête. Tout s'insurge contre elle : la nature, les événements, les hommes. La nature élève des barrières, dresse ses montagnes, étend ses mers inexplorées, ses glaces ou ses déserts de feu devant les pas de l'apôtre ; l'homme lui oppose des barrières plus formidables : ses passions et ses préjugés, ses intérêts et ses haines, le glaive des Césars et la politique de leurs ministres ; ses doctrines et son immense corruption.... que sais-je encore ? L'homme a tant de ressources contre Dieu ! Qui donc vaincra ces ennemis ? Qui

dira à la nature : " Ecarte-toi, abaisse tes montagnes, rapproche tes continents. Ton maître et le mien veut passer " ? Qui dira aux tyrans, aux peuples, aux multitudes ameutées : "Arrière ! il faut que le Verbe de Dieu circule ; on n'entrave pas plus sa vérité, qu'on ne fait échec à sa justice ! " Qui dira cela ? Je l'ignore ! Mais celui-là sera vraiment apôtre, car il est le soldat de Dieu et il sait guerroyer pour la vérité ! (1)

Telle est l'idée que se faisait le P. Didon du véritable apôtre, l'idée qu'il voulut réaliser en lui. Et, il faut le reconnaître, il y réussit merveilleusement. Un lutteur, un soldat, un guerrier, c'est bien l'impression qu'il faisait quand il était en chaire. On sentait que la parole était pour lui un glaive, une épée, comme elle l'était pour saint Paul dont il aimait à se dire le disciple. Il maniait cette épée avec une mâle énergie et la dirigeait droit sur l'adversaire. Rien de mièvre, rien de doucereux, rien d'académique dans son éloquence. Plaire et charmer n'est pas son but.

(1) L'apôtre, p. 15. 16.

Ce qu'il veut c'est convaincre, ce qu'il veut c'est faire jaillir la lumière dans le fond des âmes, ce qu'il veut c'est porter le coup mortel aux préjugés, aux partis-pris, aux ignorances. Abrupte, escarpée, rocailleuse, mais avec des ouvertures sur la réalité profondes comme des abîmes, avec des envolées vers l'infini sublimes et lumineuses comme les cimes élancées des Alpes, cachant sous une écorce improvisée une logique rigoureuse, implacable, qui suivait l'ennemi pied à pied, sa parole était vraiment l'image de son beau pays.

C'est à Paris, au couvent de la rue de Vaugirard qu'il fit ses débuts. Il prêcha son premier carême à l'église Française de Londres en 1866 ; l'année suivante à Saint-Jacques du Haut-Pas, à Paris, où sa réputation d'orateur commença à se faire jour et où la Presse s'occupa de lui pour la première fois. Puis les champs principaux de son apostolat furent Nancy où il prêcha l'avent en 1868 et en 1869, avec un grand succès ; Marseille où il prêcha le carême pendant six années de suite et où il fit un bien immense. Enfin

Paris où ses conférences au couvent de la rue Saint-Honoré, puis à Saint-Philippe du Roule et à l'église de la Trinité firent un si grand bruit et soulevèrent de si célèbres tempêtes.

Comme saint Paul, il se sentait surtout poussé vers les gentils, vers les incrédules, vers ceux qu'il appelait les païens modernes. "Ceux qui m'intéressent dans la grande famille humaine, écrivait-il, ce sont les déshérités, les pauvres qui ont perdu le seul vrai bien : Dieu et le Christ. Voilà pourquoi je me sens ému par l'innombrable peuple des incroyants. C'est vers eux que je regarde, c'est pour eux que je souffre, ce sont eux que je voudrais évangéliser. Les autres m'intéressent moins. Ils ont leurs pasteurs, eux, ils ont déjà les biens célestes, eux, mais cette multitude sans Dieu, sans Christ, sans foi, sans espérance.... on la délaisse. Personne pour lui parler ; pas un cœur d'apôtre pour lui dire les mots qui sauvent, parce que ce sont les mots de la miséricorde et du pardon. Rien. Ils blasphèment : on les anathématise. Ils nous montrent le

poing fermé comme des furieux : on leur montre le sabre....Voilà le fait.

"Or, quand on veut aller vers les incroyants, lettrés ou illettrés, bourgeois ou peuple, pour parler de religion, le premier obstacle qu'on rencontre est celui-ci : la politique et la science. Oh! pardon, vous disent-ils, vous venez nous parler d'une religion qui est contraire à la liberté politique, à la république, à la démocratie, au progrès, à la science,.... nous ne vous écouterons même pas.

" Que doit faire en ce cas l'homme de Dieu ? S'il est indépendant et s'il est bon, s'il est vraiment apôtre et s'il ne cherche point à plaire aux hommes, il doit franchement résoudre cette question préalable et tâcher de persuader à ces incroyants qu'ils se trompent. Il doit leur prouver que la religion catholique, non seulement n'est pas en antagonisme de fond avec la science vraie, la liberté politique, la forme républicaine, la démocratie, le progrès social, mais au contraire que, seule, elle a le secret de conduire à bien toutes ces grandes forces.

" C'est là ce que j'essaye de faire... Et comme la meilleure démonstration est celle de la vie et non celle des mots, je ne me contente pas de parler, je dis : " Regardez-moi. Voilà un homme moderne, plus moderne que vous peut-être, ayant le culte de la science, le culte de la liberté politique, voilà un républicain, voilà un démocrate, voilà un progressiste... et un croyant, un apôtre du Christ."

" On me dira qu'en agissant ainsi, je n'atteindrai pas les incroyants légitimistes, les conservateurs... Cela peut être vrai : mais je ne puis éviter la conséquence et me dérober à l'inconvénient. Nous ne sommes pas destinés à atteindre tous les hommes. " Qui trop embrasse, mal étreint ". Nous sommes, nous, apôtres, envoyés à des groupes déterminés. Songez donc à la primitive Eglise ! Quand l'Evangile commença à se répandre, à conquérir les âmes au Christ, le monde était partagé, — religieusement parlant — en deux classes : il y avait les Juifs et les païens. Savez-vous comment l'Esprit de Dieu souffla

sur les apôtres ? Il se choisit les évangélistes des incirconcis dont saint Paul est le modèle, et les évangélistes des circoncis dont saint Pierre est le type. Pierre convertissait les Juifs, et il ménageait leurs préjugés relativement à la loi mosaïque. Paul allait aux païens et il ne craignait pas de proclamer la déchéance absolue du judaïsme. On traitait Paul d'apostat, on lui tendait toutes sortes de pièges, on lui suscitait tous les obstacles, tandis que les chrétiens judaïsants faisaient leur tranquille apostolat.

" Paul ne convertit que peu de Juifs, mais il jeta le Christ en plein paganisme. Nul n'a été plus apôtre que lui.

" Aujourd'hui, et sans vouloir comparer les petits aux géants, il y a, dans notre pays, deux classes d'hommes : les réactionnaires, partisans des vieux régimes, et les démocrates républicains, auxquels le mouvement appartient. Il faut convertir les uns et les autres. Eh ! bien je dirai comme Paul : je suis l'apôtre des nouveaux incirconcis. Comme Paul, je souffrirai pour mon peuple, mais on aura

beau faire, on ne comprimera pas la force divine dont je me sens l'indigne, mais indomptable serviteur.... Si les nouveaux circoncis se scandalisent, j'en serai désolé...., mais je n'y puis rien." (1)

Tel était le but qu'il se proposait.

Comprenant que pour atteindre ces nouveaux incirconcis, il fallait descendre sur leur terrain, et, pour se faire entendre d'eux, leur parler leur propre langage, il voulut se mettre au courant de tous les progrès, de toutes les découvertes modernes de la science. Il étudia l'anthropologie ; il suivit les cours de Claude Bernard dont il devint bientôt l'ami et qu'il eut la joie d'assister à ses derniers moments. Et alors, connaissant bien toutes les positions de l'adversaire, se sentant prêt à répondre à toutes ses attaques et à toutes ses objections, il montait en chaire et il abordait les questions les plus actuelles, les plus brûlantes, les plus discutées, celles qui étaient posées devant l'esprit de ses contemporains et qu'il fallait nécessairement résoudre pour

(1) Lettres, p. 282 et s.

leur rendre libre l'accès du christianisme et de la vérité totale. Il le faisait, comme il faisait toutes choses, en y mettant toute l'énergie, toute l'impétuosité de son âme ardente. Et tandis qu'un grand nombre d'hommes, peu habitués à fréquenter l'église, se pressaient autour de sa chaire ; tandis qu'il voyait venir à lui des savants comme Pasteur, des littérateurs comme Alexandre Dumas ; tandis qu'il voyait la lumière et la grâce du Christ opérer leur œuvre de conversion dans ces âmes qui ne le connaissaient pas, ainsi qu'il l'avait prévu, les nouveaux circoncis se scandalisèrent.

"Celui-ci a été destiné à devenir un signe qui provoquera la contradiction", avait-il été dit de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et cette parole est vraie de tous ceux qui sont appelés à continuer son œuvre d'apostolat dans le monde et à prêcher sa vérité. Le Christ les en a prévenus : ne vous attendez pas à être mieux traités que votre Maître, leur a-t-il dit. La vérité ne plaît pas toujours aux hommes ; surtout quand elle est dite avec franchise,

quand elle ne cherche point pour se faire accepter à s'envelopper de toutes sortes de voiles qui l'obscursissent, quand elle attaque de front les erreurs, les préjugés auxquels les hommes sont parfois si profondément attachés, elle provoque inévitablement des colères, des haines et des contradictions.

Avec sa nature de feu, sa parole audacieuse, sa franchise absolue, celui qu'on a très-justement appelé " un moine d'avant-garde " était plus que tout autre destiné à en faire la douloureuse expérience. Ce qui souleva surtout les oppositions et les critiques contre le P. Didon ce fut la sincérité et l'absence de toute périphrase avec lesquelles il se déclara républicain, démocrate, progressiste, ne craignant point d'affirmer qu'il fallait séparer la cause de la religion de celle des vieux partis réactionnaires, légitimistes et conservateurs, à laquelle on l'avait trop longtemps enchaînée au risque de les confondre. C'était en somme se faire le précurseur de la politique recommandée plus tard aux catholiques français par le Pape Léon XIII, politique qui valut au cardinal Lavige-

rie, chargé par le Saint-Père d'en être le promoteur, tant d'injures et tant d'outrages.

Le P. Didon s'émut du bruit soulevé par sa parole, mais ne s'en étonna pas. " Les journaux parlent beaucoup de moi, écrivait-il, les uns avec éloges, les autres avec injures. Mais c'est bien quand même : il faut que l'apôtre soit maudit et béni, persécuté et acclamé."(1) "Les volcans ébranlent mes rochers. Qu'y puis-je ? En ce monde agité... nous ne pouvons éviter les tempêtes.... Sais-je ma destinée ? A quoi Dieu me réserve-t-il ? Me jettera-t-il aux bêtes fauves ? Lui seul le sait...! Et après ? Je suis un barbare, moi ; on ne me fait pas ma toilette. Je passe ma main dans ma crinière et c'est tout. Mais les enjolivures, les jolis sous-entendus, les épigrammes entre parenthèses, ça peut m'arrêter un instant, comme un nuage dans mon ciel, un rayon dans mon désert, sur les sables fauves ; mais je continue ma route en rugissant et en regardant le ciel toujours profond, la dune toujours fauve, les caravanes toujours craintives quand les bêtes

(1) Lettres p. 103.

indomptées passent, étonnées qu'on trouble la paix de leur solitude infinie....

" Je pense comprendre mon époque, mon milieu et ma mission. J'y tâche au moins. Mais c'est justement là qu'en crayonnant sur un tableau noir, en traits blancs, à la craie, c'est là que je soulève des tempêtes... Alors ?... ou je me tairai, ou je ferai comme Neptune avec son trident, j'agiterai la mer endormie..." (1)

Le dilemme était posé, en effet. Le P. Didon ne voulut pas le résoudre lui-même. Il partit pour Rome, demanda une audience au Saint-Père et fut reçut par lui le 19 mai 1879. Léon XIII lui fit le plus cordial et le plus paternel accueil. " Oh ! le P. Didon, lui dit-il en le voyant entrer,.... il a déjà un nom célèbre dans le monde ! " Le Père lui exposa la nature de son apostolat, le but qu'il poursuivait, les moyens qu'il prenait pour l'atteindre. " J'essaye, Très Saint-Père, de convertir les hommes que l'incrédulité subjugue, et pour les ramener à Dieu je leur parle

(1) Henri Didon, par Joël de Romano.

de Lui, non pas dans un langage qu'ils ne comprendraient pas, mais dans le langage de la science et avec l'amour de la liberté." Le Pape l'approuva pleinement, et après avoir longuement causé avec lui, lui mit la main sur l'épaule en lui disant : " Continuez, Didon, continuez."

Vous jugez quel dut être l'effet de cette parole dans l'âme du P. Didon. Pour lui, c'était la voix de Dieu qui venait de se faire entendre.

Elle l'enflamma d'un nouveau zèle, d'une nouvelle ardeur et le remplit de nouvelles audaces. " En avant ! En avant ! " se disait-il en descendant les escaliers du Vatican. Et, revenu à Paris, il fit comme Neptune, il s'arma de son trident et souleva les flots de la mer.... qui n'était pas encore endormie. La question du divorce était à l'ordre du jour, le projet de loi Naquet allait être discuté à la Chambre des députés, les journaux étaient pleins de polémiques à ce sujet, partout on multipliait les conférences pour ou contre ; le P. Didon crut qu'il était opportun de rappeler les enseignements de l'Eglise au sujet

de l'indissolubilité du mariage et n'hésita pas à porter la question dans la chaire de Saint-Philippe du Roule où il prêchait l'avent. Mais la question était trop brûlante, les esprits étaient trop agités pour recevoir paisiblement ces enseignements ; lui-même trop ému par la lecture des théories subversives qui s'étalaient chaque jour dans les journaux à ce sujet, y fit peut-être de trop directes et de trop véhémentes allusions. Toujours est-il que le débat s'envenima autour de sa chaire au point que l'archevêque de Paris fut obligé d'intervenir et lui demanda de changer de sujet ou de cesser ses conférences. Le Père choisit ce second parti et il interrompit sa prédication.

Naturellement l'événement fit beaucoup de bruit à Paris et vous pouvez deviner facilement quelles foules se pressèrent quelques mois plus tard au pied de la chaire de la Trinité quand il y monta pour prêcher le carême.

Soyez prudent, lui disaient ses amis, modifiez votre language... " Impossible, répondait-il. Je vois ce que je vois, je suis ce

que je suis, je ne puis me changer. J'exprime ce que je sens avec une sincérité inexorable.... Je ne m'inquiète pas de moi ! J'ai sacrifié depuis longtemps mon moi. Il va à la mort comme à la fête, lui, ne craignez donc pas que je dise jamais autre chose que ce qui est dans mes profondeurs d'âme. Je puis me tromper en mes visions et mes pressentiments et mes jugements, mais ma sincérité n'abdique jamais.

" Je ne puis rien là ; lorsque la réalité me poing, m'emporte, elle provoque en moi un sentiment qui veut s'exprimer. Et il s'exprime vivace et souverain.... Ah ! je suis bien à plaindre ; j'ai un tempérament indomptable ! Lorsque les sentiments me prennent, m'envahissent et m'empoignent, je puis bien, parce que j'ai aussi une volonté terrible, les contenir, les refouler, les concentrer, comme on met le vin généreux en tonneau, mais je ne puis les changer. Ils sont ce qu'ils sont, tels qu'ils me viennent de je ne sais où. Ils jailliront à leur heure, et ils seront tels qu'ils m'auront subjugué — assagis diraient les prudents —

moi je dis renforcés et mûris, — ou ils ne jailliront pas, et je mourrai avec, enseveli en eux comme dans un beau linceul qui me gardera de la corruption et de la mort." (1)

Mais, lui disait-on encore, on vous reproche d'être un tribun... Alors il bondissait! Un tribun? "Il faudrait s'entendre sur le mot *tribun*. Etait-il tribun Paul? Etait-il tribun Etienne? Etait-il tribun le pauvre Savonarole? Si oui, je le suis. Si non, je ne le suis pas, ni ne veux l'être. Quand Jésus prit les verges du temple, lorsqu'emporté par la sainte colère de l'Esprit, il a jeté à ces misérables pharisiens les anathèmes dont l'Éternité retentira, n'était-il pas le divin tribun de Dieu et le Dieu même de l'éloquence incoercible? Mais voilà, les mots ont besoin d'être éclairés de la même lueur divine, sinon ils nous égarent. Non! vrai! je ne suis pas tribun au sens misérable du mot. Jamais! jamais! je ne me mêlerai de politique. Je la trouve, je l'ai toujours trouvée indigne de l'homme de Dieu.... Jamais je n'ai regardé, même d'un

(1) H. Didon, p. 135, 136.

œil furtif, du côté de cette lutte d'intérêts qui passent, d'ambitions vulgaires. Ma vocation est plus haut. J'estime les très-grands politiques ; je suis en vénération devant le courage civique, une des formes les plus émouvantes du caractère.... Moi, je vis là-haut ; non pas au bord des fleuves où l'on navigue ; mais près des glaciers et des névés d'où naissent les torrents. Seulement il arrive parfois que l'homme des hauteurs est obligé de combattre, et c'est lui qui dit à la plaine : " Prends garde ! le torrent va bondir ! " C'est lui qui crie aux endormis des bosquets embaumés : " L'orage vient ! il faut que votre inertie s'éveille ! la colère de Dieu approche ! sa foudre est impatiente, je l'entends gronder ! " Appelez-vous cela être un tribun et se mêler des choses humaines ?.... Et lorsque les hommes, les faux intellectuels, oublient l'éternelle vérité qui gouverne tout, les lois immuables qui portent et l'homme et les sociétés humaines, n'est-ce pas le devoir mystérieux du mandataire de Dieu de le rappeler ?... Oh ! nous, les pauvres lions !.... Ils ont à rugir et à ouvrir leur

grande gueule rouge plaintive, et à émouvoir les rochers. Paul disait : je suis de la tribu de Benjamin, et la prophétie de Benjamin était : loup ravisseur. Le pauvre loup, adouci par Jésus, est resté le bon loup ; il allait au milieu des brebis païennes et il les ravissait. Mais, avez-vous lu dans ses lettres ses objurgations ? avez-vous vu pleurer le pauvre lutteur ?.... En réalité, je ne suis que l'obscur, l'enseveli soldat de Dieu, poussé par l'Esprit qui passe. C'est lui qui est le Maître et qui nous fait parler." (1)

Il parla donc. Il prit pour sujet "le christianisme et la société moderne." Il parla avec la conviction d'accomplir un devoir, mais avec le pressentiment qu'il allait, en l'accomplissant, soulever contre lui de nouvelles tempêtes. Et, en effet, le bruit recommença plus violent encore. Les admirations maladroites, tapageuses, compromettantes, s'unirent aux critiques acerbes, venimeuses, aux insinuations perfides. Les journaux dénaturaient à l'envi sa pensée en reproduisant ou en interprétant ses dis-

(1) H. Didon, p. 128, 129.

cours. En vain, écrivit-il une lettre publique pour démentir toutes ces assertions fausses, pour affirmer qu'il était absolument étranger à tous ces comptes rendus et à toutes ces analyses qui défiguraient et travestissaient sa parole, qu'il n'acceptait par conséquent ni de près ni de loin la responsabilité des doctrines et des affirmations qu'on lui prêtait. Rien ne put arrêter l'orage.

C'est alors que le maître général des Dominicains, ému de tout ce bruit et voulant l'y soustraire, l'appela à Rome et lui donna l'ordre de se retirer dans le silence et la solitude du couvent de Corbara, en Corse, jusqu'à ce que la tempête fût apaisée.

Vous le voyez, Mesdames et Messieurs, d'après cette imparfaite esquisse que je viens de vous faire de ce que fut le P. Didon pendant les années les plus agitées de sa vie, c'est bien la pose, l'attitude, l'allure d'un soldat; c'est un soldat qui aime la bataille, qui porte haut le drapeau de ses convictions et de sa foi, qui est prêt à donner sa vie pour le défendre; un soldat passionnément épris de la cause

sainte qu'il sert, dévoré du désir de la voir triompher, audacieux jusqu'à la témérité, ne craignant pas de s'exposer aux coups de l'ennemi, ne reculant devant aucun danger, et tombant sur le champ de bataille après avoir vaillamment combattu. Grisé par l'odeur de la poudre, et l'entraînement de la lutte, il a pu aller trop loin, commettre des imprudences, manquer de mesure et commettre des fautes de tactique ; jamais on n'a pu relever contre lui une erreur doctrinale, ni lui reprocher d'une façon fondée d'avoir obéi à des inspirations ou à des ambitions personnelles. Quelque jugement que l'on porte sur les paroles et sur les actes du P. Didon, on est forcé de reconnaître, pour être juste, qu'il ne fut emporté dans ces luttes que par son zèle apostolique, par son amour ardent du Christ, son désir de convertir les incroyants, et qu'il a été vraiment, dans toute la force du mot, un loyal et vaillant soldat de Jésus-Christ.

III

" Il y a deux manières de porter l'épée : la manière des chevaliers et la manière des apôtres. Sur la terre on la tient par la garde, on présente la pointe ; quand on est apôtre, on prend l'épée par la lame, par le bout qui blesse et qui tue ; elle devient alors inoffensive : ce n'est plus une épée, c'est une croix.

" L'apôtre, en effet, ne vient pas pour immoler, ni pour blesser, ni pour exercer la violence, mais plutôt pour la subir. Ceux qui s'imagineraient le contraire ne seraient plus des envoyés du Christ, ils seraient les disciples de Mahomet : qu'on leur enlève la croix et qu'on leur donne un cimeterre !

" La vérité chrétienne, ne l'oublions jamais, veut à son service non des hommes qui tuent, mais des hommes qui sachent mourir ; elle ne demande pas des bourreaux, elle a besoin de victimes ; pour être digne d'elle et pour assu-

rer son triomphe, il est peu d'être un soldat, il faut savoir être un martyr...." (1)

C'est en 1876, Mesdames et Messieurs, que le P. Didon écrivait cette belle page. Il ne se doutait pas alors, que quatre ans plus tard il aurait à justifier un si sublime langage, par un acte plus sublime encore, et à confirmer ces paroles par le témoignage de sa vie.

Quand on vit le soldat, sur l'ordre de son chef, se retirer du champ de bataille et remettre l'épée au fourreau, les amateurs de scandales crurent qu'ils allaient enfin pouvoir triompher. Ce moine ne saura pas mourir, pensaient-ils ; le tribun va se révolter. Et déjà ils se plaisaient à rappeler la chute de Lamennais, l'apostasie du P. Hyacinthe, allant même jusqu'à se servir de son nom de Martin pour esquisser je ne sais quelle comparaison perfide entre lui et le moine révolté qui fut le chef de la Réforme. Mais leur triomphe ne fut pas de longue durée. Ils ne connaissaient pas le P. Didon. Ils ne savaient pas que ce violent était un doux, que cet indomptable

(1) L'apôtre, p. 18.

était un humble, sachant se faire petit ; ils ne l'avaient pas vu, dans son couvent, allant chaque jour, en cachette, cirer les chaussures d'un vieux frère convers jusqu'à ce que celui-ci l'ait surpris en flagrant délit de cet acte d'humilité et de charité ; ils ne savaient pas que cet impétueux était un mystique qui aimait à faire en action de grâces après sa messe le chemin de la croix....

Le jour de sa profession religieuse il avait promis solennellement d'obéir jusqu'à la mort, il n'était pas homme à manquer à sa parole. Il se soumit à l'ordre de son supérieur humblement, docilement, sans un instant d'hésitation, sans faire entendre une plainte, sans demander une explication, que dis-je? il se soumit " avec une sérénité et une joie étranges, — ce sont ses propres paroles, — heureux d'avoir été jugé digne de souffrir pour la cause sainte à laquelle il avait voué sa vie." Oui, de souffrir, Messieurs ; car, sachez-le bien, on ne fait pas un pareil acte d'obéissance sans souffrir. Ne croyez pas que pour être moine, on ait cessé d'être homme. Ne croyez pas qu'on

puisse, à quarante ans, en pleine vigueur, en pleine activité, pour obéir à Dieu qui parle par la voix d'un supérieur, briser sa vie, renoncer à une œuvre à laquelle on s'est donné tout entier, et aller s'enfermer vivant dans un tombeau, sans avoir à faire un sacrifice, sacrifice douloureux, déchirant, sanglant. C'est là ce qui fait la grandeur, la beauté, le mérite de l'obéissance et ce qui nous autorise à donner en toute vérité à ceux qui savent ainsi souffrir pour l'amour du Christ, comme à ceux qui savent mourir pour Lui, le nom sublime de martyr.

Le P. Didon se retira donc au couvent de Corbara. "Corbara est une chartreuse, un tombeau tout blanc, écrivait-il. Les oiseaux chantent autour et semblent vouloir réveiller ceux qui dorment là. L'apôtre est enseveli. Etrange! La destinée à des inattendus foudroyants. Tout d'un coup, le chemin s'arrête, un gouffre s'entr'ouvre. Il faut y descendre. Moi qui vais en avant sans regarder en arrière et qui ne veux écouter que la voix de Dieu, je n'hésite

jamais. Il y aurait la fosse aux lions, là, sous mes pas. Dieu me dirait : Va vivre avec ces bêtes. J'irais passer la main dans leurs sauvages crinières. Il est doux et grand pour moi de souffrir quelque chose et de m'immoler dans l'intérêt de la cause sainte du salut de ce monde moderne auquel je tiens si profondément et auquel ma vie tout entière est vouée.

" Je ne veux pas être un vulgaire parleur, un académicien, un apôtre du bout des lèvres, je veux être un souffrant, un éprouvé, un martyr.... Je veux être.... ai-je bien le droit de dire ce mot ? Non, car il n'appartient point à l'homme d'être ceci ou cela, — c'est la Providence qui nous choisit malgré notre indignité, et c'est Dieu, le maître des destinées, qui nous dit : Va mourir pour que la vérité et la justice triomphent." (1)

" Apprenons à mourir.... Savoir mourir : voilà la science suprême. Nous tenons à tant de choses et par tant de fils et de fibres, en dehors de Dieu et du Christ, et il faut arriver

(1) Lettres, p. 171.

peu à peu à cet état simple, lucide, transparent, où il ne reste plus en nous que le *moi* soumis à Dieu. Et encore ce *moi* n'est plus, car il a perdu ce qui le fait être un *moi*.... l'indépendance. Il est lié, garrotté, captif. Il voudrait faire ceci, il fait le contraire. Il voudrait aller sur tel rivage, il va en pleine mer. Il voudrait s'exalter lui-même, il s'anéantit ; il voudrait agir, il reste immobile. Comprenez-vous cela ? Moi, j'en ai à de certaines heures le frisson.

" O Christ, si je ne T'avais pas voué ma vie, si Tu n'étais pas mon premier et mon dernier amour, si Tu n'étais qu'un homme, si le Dieu, en Toi, ne me terrassait pas, se je n'avais pas eu la révélation de Ta beauté morale, si je n'étais pas rivé à Ta destinée.... O Christ, si je n'étais pas un croyant jusqu'à la moelle de mes os, si des forces étranges, insaisissables, plus hautes que moi, ne m'enveloppaient point d'une étreinte suave pour me maintenir en Toi.... que de tempêtes dans ce cœur et dans ce crâne rugiraient, ébranleraient ma

vie et amoncelleraient de ruines en moi et autour de moi ! " (1)

" Mais je ne regrette rien, je ne me plains de rien. J'adore, dans sa bonté et dans sa justice, dans sa miséricorde, plus encore que dans sa sévérité, le Christ vivant qui me conduit. Les vents contraires peuvent rugir à leur aise. Je dors à fond de cale, dans ma pauvre petite barque dont le gouvernail est aux mains de Dieu....

" Qu'est-ce que ces quelques années de vie active ? J'ai quarante ans. J'aurai peut-être dix, quinze, vingt ans de lutte. Et puis, vieil athlète brisé, quand je défaillirai dans l'arène, devant les lions qui ne voudront plus de moi, devant les bêtes fauves qui me donneront un dernier coup de griffe.... vaudra-t-il la peine d'avoir vécu, combattu, souffert ?

" Si le Christ ne me disait pas *oui*, je m'ensevelirais dans la retraite absolue et je commencerais à mourir. Mais non !—Il faut que je sauve quelques égarés, il faut que je fasse entendre un cri à cette génération perdue, il faut que j'évangélise les publicains, il faut que

(1) Lettres, p. 225.

cette société nouvelle voie, de ses yeux, un être sincère qui est de son sang et qui est resté fidèle au Christ, il faut que l'harmonie se rétablisse entre les modernes sans foi et les croyants sans *modernité*, il faut que les premiers retrouvent Dieu, et il faut que les seconds marchent en avant sur terre. Oui, il faut que cette grande œuvre se fasse, et la seule chose pour laquelle je vis, c'est que peut-être Dieu veut que je sois un de ses ouvriers...." (1).

C'est là ce qui le soutenait dans son exil. La conscience profonde de sa mission d'apôtre. La pensée qu'il avait encore à prendre part à la grande œuvre de la conversion des âmes. Il lui semblait qu'il n'avait pas encore commencé sa vraie vie d'apôtre, qu'il avait à peine livré quelques batailles préliminaires. Il considérait Corbara comme le désert où il jeûnait ses quarante jours et ses quarante nuits pour se préparer à de nouvelles luttes. "Je suis dans le creuset de Dieu, que tout ce qui n'est pas droit en moi soit rectifié, que tout

(1) Lettres, p. 209-210.

ce qui n'est pas le pur métal soit rejeté comme une vile scorie, que tout ce qui est pur métal soit ciselé et travaillé.... Et puis à l'éternel Ciseleur de buriner comme il l'entendra, l'œuvre est à lui..." (1).

Cependant cette inaction, cette solitude, ce silence, coûtaient à sa nature ardente, à son âme d'apôtre ; ils étaient pour lui un véritable supplice, surtout quand il pensait "à ces multitudes qui ne connaissent pas le Christ et qui meurent, sans espoir, sans foi, sans amour", "à ces âmes qui périssent en foule" et qu'il songeait que peut-être, par sa parole, il aurait pu en sauver quelques-unes, "il se laissait aller à des angoisses atroces." Mais aussitôt il se reprenait, il se disait que ses souffrances unies à celles du Christ étaient sans doute plus efficaces encore. "O Dieu qui as tant aimé les hommes, s'écriait-il, pourquoi les laisses-tu mourir ? N'as-tu pas à ton service des légions d'apôtres ? Envoie-les donc à ces égarés ! Si nos souffrances sont nécessaires pour compléter les tiennes, eh ! bien,

(1) Lettres, p. 181.

envoie-nous à notre calvaire. Il est doux de mourir pour toi si, en mourant, nous attirons à toi ceux qui doivent t'aimer." (1)

Il faudrait lire, Mesdames et Messieurs, pour voir jusqu'au fond dans l'âme du P. Didon, il faudrait lire toutes ses lettres datées de Corbara. Elles sont admirables de foi, d'abnégation et de vie divine.

C'est au mois d'octobre 1881 qu'il quitta définitivement la Corse, après un an et demi d'exil. Il emportait des longues contemplations de la solitude un travail considérable sur le Christ qui devint plus tard son beau livre *Jésus-Christ*. Il ne le publia qu'en 1890, après avoir fait un séjour en Allemagne pour se mettre au courant de l'exégèse contemporaine et un voyage en Palestine pour bien connaître le pays où vécut Notre Seigneur. Cet ouvrage, vous le savez, eut un succès énorme ; c'est, sans contredit, la plus belle œuvre du P. Didon. Permettez-moi de vous en citer une page. Elle vous montrera qu'en écrivant ce livre il poursuivait toujours son œuvre et cher-

(1) Lettres, p. 243.

chait à répondre à sa vocation d'apôtre moderne.

" Un préjugé vivace aujourd'hui prétend qu'entre la science et la foi le divorce est consommé, irrémédiable. Ce préjugé, je l'ai combattu toute ma vie avec une conviction que l'expérience ne fait que rendre intraitable : je le combattrai jusqu'à mon dernier souffle, et ne cesserai de mettre en harmonie ma foi éternelle et ma culture moderne. Ni en politique, ni en histoire, ni en sciences naturelles, ni en philosophie, on n'a jamais signalé un fait certain, une loi démontrée jusqu'à l'évidence, qui fût en contradiction avec la parole de Jésus, telle que l'Eglise la garde, immuable et incorruptible. L'épreuve dure depuis de longs siècles, et c'est parce qu'elle est triomphante que la race des hommes qui portent leur foi, je ne dis pas dans une conscience pure, mais dans une raison indépendante et virile, affamés de toute vérité neuve et inflexible devant les préjugés du moment — eussent-ils la faveur de l'opinion — se perpétue et se perpétuera. Je sais qu'entre le Christ de la foi et les esprits

cultivés de ce temps on a multiplié les préjugés. Cet ouvrage en dissipera peut-être quelques-uns. Ecrit dans la solitude et le silence, loin de ce qui divise les hommes, fruit d'un travail long et persévérant, je puis dire de toute ma vie, il n'est point une œuvre agitée de polémique, mais une œuvre tranquille d'histoire et de foi." (1)

Sa grande œuvre achevée, qu'allait faire le P. Didon ? Allait-il remettre l'épée à la main et recommencer ses luttes oratoires ? On le crut un instant. Le P. Monsabré, après vingt ans d'un ministère glorieux, descendait de la chaire de Notre-Dame. Tout le monde désignait le P. Didon comme son successeur. Mais en même temps l'école d'Arcueil, éprouvée par la mort trop prompte de ses trois derniers directeurs, lui tendait les bras et le suppliait de se mettre à sa tête. Son choix fut vite fait. Il laissa la chaire de Notre-Dame à Mgr d'Hulst et, comme le P. Lacordaire, il devint maître d'école.

Pendant six ans il a dirigé cette école

(1) Jésus-Christ. Introduction, p. LXXXVI.

d'Arcueil et ses succursales les écoles Lacordaire et Saint-Dominique avec un succès toujours croissant, ne prêchant plus que très rarement et n'élevant guère la voix en public que pour prononcer chaque année ces fameux discours de distribution de prix, qui étaient toujours attendus à Paris comme un événement et qui trouvèrent encore parfois le moyen de faire quelque bruit.

Il serait intéressant d'étudier le P. Didon comme éducateur; je n'ai voulu aujourd'hui vous montrer en lui que l'apôtre. Mais il apporta dans son œuvre nouvelle les mêmes qualités, les mêmes ardeurs, la même foi, et le même amour que dans sa prédication. Son âme apostolique s'y donna tout entière.... Et il fallait voir comme ses enfants l'aimaient !....

Un jour la nouvelle foudroyante se répandit dans toute la France : le P. Didon est mort !.... Nul ne s'y attendait. Il était en route pour Rome et s'était arrêté une journée à Toulouse, chez des amis, quand il fut enlevé en quelques heures par une angine de poitrine le 13 mars 1900.....

De toutes parts, autour de la dépouille de ce grand mort, ne s'élevèrent que des louanges et des regrets. Celui qui avait été si violemment contredit et critiqué durant sa vie, fut unanimement pleuré et admiré après sa mort. "Quelle perte pour l'Eglise!" s'écria Léon XIII en apprenant la douloureuse nouvelle. Et tous ne purent s'empêcher de ratifier ce jugement, de reconnaître dans le P. Didon un grand religieux et un grand citoyen, et de proclamer que cet "apôtre moderne" avait toute sa vie par sa parole, par ses œuvres, par son exemple, fait honneur à la fois et à l'Eglise et à la France.

J'ai fini, Mesdames et Messieurs, et je suis vraiment confus d'avoir ainsi abusé de votre indulgence et d'avoir si longtemps retenu votre bienveillante attention. Permettez-moi cependant d'ajouter un dernier mot pour vous dire encore une fois merci de l'accueil si cordial que vous m'avez fait durant ce carême. Merci des joies profondes que vous m'avez donné de goûter dans cette chaire de Notre-Dame autour de laquelle j'ai senti vos

âmes vibrer à l'unisson de la mienne dans les mêmes sentiments, les mêmes convictions et les mêmes espoirs. En m'éloignant de vous, laissez-moi vous en donner l'assurance, j'emporte, au plus profond de mon cœur, de votre cher Canada, de cette ville de Montréal, surtout de l'auditoire de "la Paroisse," un ineffaçable souvenir.

EN VENTE CHEZ LES MEMES EDITEURS

Conférences données au Cercle Ville-Marie par les prédicateurs de la station quadragésimale à Notre-Dame.

1891. R. P. BABONNEAU, O. P.

Le Père Lacordaire et les jeunes gens, in-12 - 10c

1893. R. P. LOUIS-ALBERT GAFFRE, O. P.

Christophe Colomb, sa mission, son caractère, 1492-1892, in-8 - - - - - 20c

1900. R. P. HAGE, O. P.

Le Général de Sonis, in-8 - - - - 10c

1902. MGR ROZIER

Le Baptême d'une Race, in-8 - - - 20c

1903. R. P. A. J. LEMERRE, O. P.

Jeanne d'Arc et l'Ame française, in-8 - 20c

LA CIE
D'IMP. MODERNE
80 RUE ST-VINCENT
MONTREAL